

Quelle eau boire?

C'est le dernier scénario catastrophe en vogue: souillées, surexploitées, nos réserves d'eau potable vont mal. Mais les Romands ont de la chance, et leur meilleure eau n'est pas forcément celle qu'ils croient.

Ces jours, 45 000 ménages romands et français peuvent lire cet avertissement dans une brochure éditée par l'Association pour la sauvegarde du Léman: «L'heure est venue d'agir et d'adopter une stratégie globale visant à préserver nos ressources aquatiques aujourd'hui gravement menacées.» Haroun Tazieff martelait à peu près la même chose récemment à Ciel mon mardi! Tous les magazines français y vont de leur dossier catastrophe, une grande exposition s'ouvre à la Cité de la Villette. A l'orée de l'été 1990, la sécheresse touche déjà le sud-ouest de la France, les responsables de centrales nucléaires se demandent comment ils vont refroidir leurs installations, les nitrates saturant les nappes phréatiques françaises, hollandaises. Cette eau gratuite ou presque, si disponible qu'on l'oubliait, voici qu'on la redécouvre fragile, mesurée et — demain peut-être — hors de prix. 1990: après trois années sèches sonne, sonne le tocsin de la flotte...

Mais vérifions d'abord auprès de nos grands manitous du robinet. Et de tous les services industriels romands revient la même réponse: RAS, rien à signaler. Pas de restrictions prévues cet

été. Mieux: si une sécheresse comparable à celle de 1976 devait se produire ces prochaines années, les réseaux en atténueraient considérablement les effets sur le consommateur. La qualité, alors? A quelques exceptions près, elle est satisfaisante, voire en amélioration.

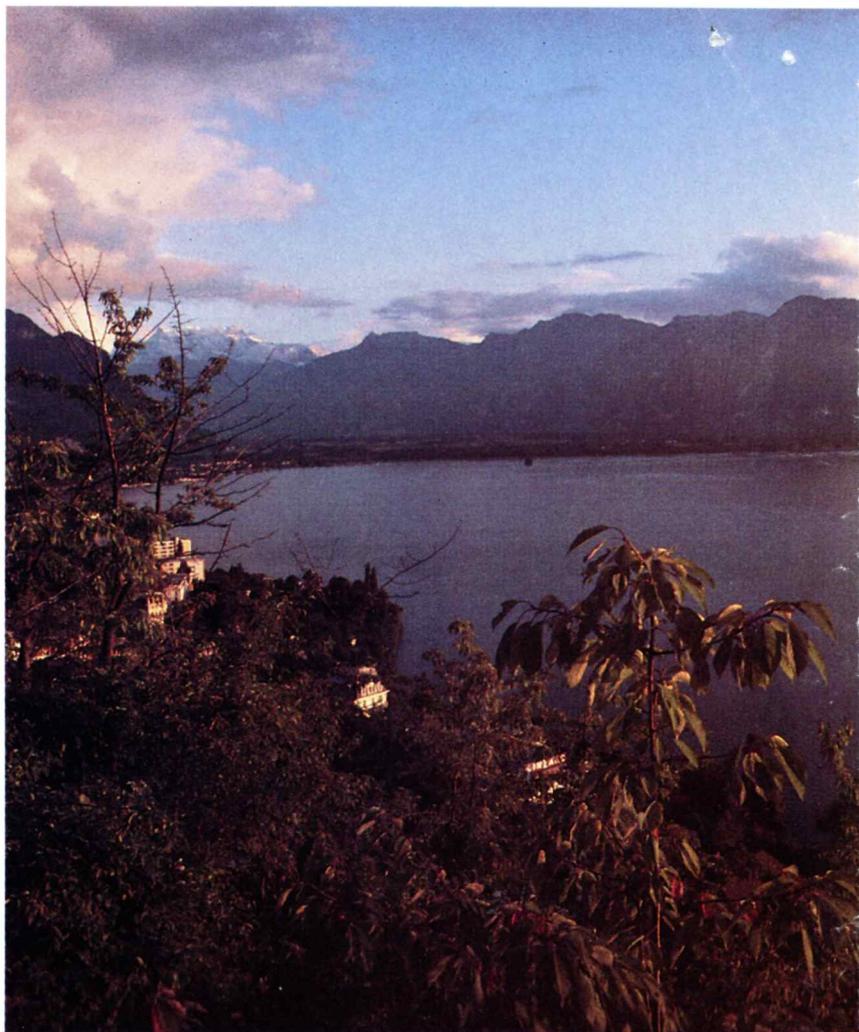
Le prix? Il augmentera très raisonnablement dans les dix-quinze ans à venir (actuellement: de 50 centimes à 2 francs les mille litres selon les endroits) et pèsera d'un poids insignifiant dans le porte-monnaie des ménages. Alors, fausse alerte? Disons qu'il faut faire la part du catastrophisme ambiant et surtout préciser à quelle échelle on se place. Le danger est réel, mais insidieux, parce qu'à moyen et long terme. Et il varie fortement d'une région à l'autre.

Sur la planète, nous faisons partie des 10% de privilégiés bénéficiant

d'une eau courante et saine, dont nous consommons quotidiennement autant qu'un aborigène en un mois. Si la Suisse n'est pas pour rien le «château d'eau de l'Europe», l'eau douce exploitable ne représente qu'un dix millième de la masse liquide ou congelée recouvrant le globe. Cette quantité n'a pas varié au fil des millénaires; les polluants que nous y injectons, à un rythme exponentiel depuis un siècle, nécessitent un traitement toujours plus raffiné et coûteux. Quand il est possible: songeons par exemple à la radioactivité. Les plus grandes réserves se polluent lentement, elles mettront aussi un temps infini à s'assainir. Un milligramme de nitrate de plus dans chaque litre d'eau du Léman ou du lac de Neuchâtel paraît dérisoire, mais il faudra des décennies pour le résorber, même si nous supprimions aujourd'hui tous les engrais.

Avec la sécheresse, on apprend

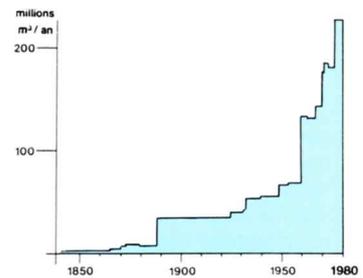
Revenons à l'échelle romande, où la politique préventive des services industriels — assez remarquable, cela mérite



L'Association pour la sauvegarde du Léman mène campagne sur 30 millions de sachets de sucre



Production d'eau de boisson à partir du Léman: débits nominaux cumulés des installations (1708-1980)



Léman, Neuchâtel, Bret: des réserves largement suffisantes pour les Romands. Au point qu'au siècle passé, on pensa relier les deux premiers à... Paris par un aqueduc de 600 km. Ci-dessus, contrôle de qualité à la station de Bret.

d'être souligné — ne nous met pas à l'abri de mauvaises surprises. Les habitants du Val-de-Ruz en savent quelque chose, eux que l'armée et des camions-citernes ont dû ravitailler l'an dernier. Et l'eau «sur roues» se paie au prix fort: 10 francs le mètre cube. «L'été sec de 1989 a été une saison témoin qui prédit l'avenir», explique Henri Burnier, aux Services industriels de Lausanne. De fait, les responsables de l'approvisionnement en eau de la population romande ont beaucoup appris pendant la sécheresse: elle a mis en évidence les points faibles des réseaux et servi d'avertisseur. Après trois années pauvres en précipitations, les sources du Jura débitaient ce printemps la moitié moins qu'en période normale, et nul ne peut prédire ce qui se passerait si ce type de climat devait s'installer à long terme.

Pour faire face aux situations de crise, la priorité actuelle vise l'interconnexion des réseaux. Cette politique est relativement récente: disparues les superbes adductions de l'époque romaine, les Romands ont connu des siècles d'approvisionnement précaire. «L'eau sur l'évier» n'est apparue qu'au dernier tiers du XIX^e siècle (et sa désin-

fection par le chlore au début du nôtre, après quelques spectaculaires épidémies de typhoïde). Ce fut d'abord une prérogative locale jalousement gardée: la comptabilité — pifométrique — de l'eau se noyait dans les caisses communales, qu'elle renflouait en douce. La deuxième génération des réseaux est née de regroupements communaux pour des captages plus ambitieux — mais souvent chacun gardait son autonomie de distribution.

Sécurité oblige, on interconnecte aujourd'hui à grande échelle. «En temps normal», explique Roland Vuffray, adjoint technique au Laboratoire cantonal vaudois, *les lacs (Léman, de Bret, de Neuchâtel) couvrent 20 à 30% des besoins. Mais en cas de sécheresse nous pouvons monter à 60%.* C'est ainsi que, l'été dernier, Lausanne a approvisionné en eau du lac des régions agricoles fragiles, comme celle d'Echallens. Plus au nord, une liaison de fortune entre Correvon et Thierrens a même permis de «raccorder» le lac de Neuchâtel au Léman — tout un symbole, même si ces deux réservoirs naturels n'ont pas besoin l'un de l'autre pour assurer à leurs riverains un approvisionnement illimité.

A Neuchâtel aussi, l'interconnexion est «le grand projet de cette fin de siècle», estime Roland Stettler, chimiste des eaux de la Ville. On profitera notamment du tunnel sous la Vue-des-Alpes pour relier La Chaux-de-Fonds et Le Locle au lac par une conduite à bon débit (voir schéma).

Les réserves du sous-sol...

Ces «autoroutes» de l'eau potable ont démontré leur efficacité lors des sécheresses récentes ou de pollutions exceptionnelles, comme celles qui ont paralysé deux des trois sources de la vallée de Joux en été 1989. Elles sont aussi plus complexes à gérer: il y a longtemps que l'eau ne coule plus uniquement de source (entendez: par gravité); d'énormes quantités doivent être pompées, particulièrement en période de sécheresse. Or, «le pompage consomme beaucoup d'énergie», rappelle Jean Rossier, chef lausannois du Service des eaux. *Par conséquent, plus nous avons de sources, plus la sécurité d'approvisionnement est grande.* Dans l'immense et complexe réseau lausannois, où l'on fait monter l'eau du lac de ►►►

La musique de source

Le regard suit la ligne d'horizon, et soudain tout l'organisme se prend de sursauts mécaniques. D'inanimé qu'il était, le pendule s'agit maintenant et entraîne dans ses saccades le bras, puis le corps dans son entier. Pour Noël Aeby, photographe de profession et radiesthésiste par passion, le doute n'est plus permis: à cet endroit précis coule de l'eau. Pourquoi de l'eau et non pas du pétrole ou du mercure liquide? Parce que son pendule lui donne le chiffre 7: trois tours dans un sens, une transversale intermédiaire et trois tours dans l'autre.

Sept, le chiffre le plus lourdement symbolique, synonyme de perfection mais aussi de la totalité de l'univers en mouvement. Tout comme l'eau, «fascinante, essentielle», que Noël Aeby accouche avec des tendresses de sage-femme: «On creuse un trou... Puis l'eau se manifeste, on l'entend mais elle repart. On sent



Noël Aeby

qu'elle a de la peine à se frayer un chemin, elle bouillonne. Et tout d'un coup, elle est là. C'est la vie.»

Noël Aeby dispose donc de ce pouvoir, pouvoir qualifié suivant les époques de magique ou de diabolique: à l'aide d'une simple baguette métallique ou d'un pendule de pacotille, il détecte une source enfouie à plus d'un décimètre. Ici à Pont-la-Ville (FR), il avait présagé un débit de 3 à 7 litres par minute et une profondeur de 12 à 15 mètres. Résultat des courses une fois que le forage a balayé tous les pronostics farfelus: débit d'un peu plus de 3 litres et une profondeur de 12 m 30. Commentaire du principal intéressé: «Je n'étais pas si loin.»

L'efficacité de la radiesthésie est éclatante. Un homme comme le père Joseph Seiler, radiesthésiste émérite, compte plus de 400 sources à son actif. Pourtant, ni Noël Aeby ni Joseph Seiler ne se gargarisent de leurs états de service: «Il n'y a rien d'extraordinaire, répète comme pour s'excuser Noël Aeby. Je dirais que la radiesthésie et la musique sont comparables: tout le monde a l'oreille musicale, mais à des degrés différents qu'il s'agit de développer.»

Jean Ammann

▶▶▶ 372 à 875 mètres, une panne d'électricité majeure ferait tomber les livraisons à 100-150 litres d'eau/jour chez quelque 200 000 habitants répartis dans 91 communes.

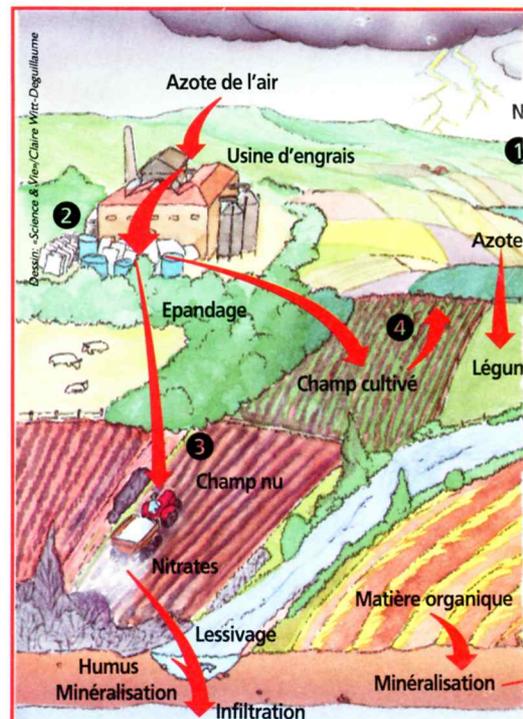
C'est ainsi que partout on cherche à multiplier les sources d'approvisionnement. Les Jurassiens sondent actuellement à grande profondeur (-430 mètres), là où les nappes aquifères recèlent un nectar de 10 à 20 ans d'âge, soigneusement filtré par le terrain, une eau «d'excellente qualité», souligne Ami Lièvre, responsable de l'Office cantonal des eaux et de la protection de la nature. «La politique de l'eau a changé, ajoute-t-il. Nous respectons davantage le fonctionnement naturel du réseau hydrographique, évitons d'assécher les sources et zones humides.»

Les Chaux-de-Fonniers et les Loclois ne font pas différemment: pauvres en ressources locales, ils pourront bientôt pomper soit dans le lac de Neuchâtel, soit dans les anciennes mines d'asphalte de la Presta, à Travers: le «bouclage» du canton leur offrira une double sécurité. A Fribourg, les nouveaux captages de Grandvillard, plus grande réserve d'eau du canton, pourraient fournir 50 000 litres/minute et arroser une grande partie du territoire.

Le Valais enfin — «le canton qui compte le plus de lacs, plus d'une centaine!» s'enorgueillit l'ingénieur Claude de Kalbermatten — n'a que l'embaras du choix. La plaine du Rhône tire son eau de la nappe phréatique, tandis que les glaciers alimentent les vallées. Mais l'épidémie de typhoïde de Zermatt, en 1963 (437 malades, 3 morts), nous rappelle que même au paradis de l'eau un moment d'inattention peut coûter cher. Que s'était-il passé? Un porteur sain du virus avait déféqué dans une cabane de chantier en altitude; et il avait suffi d'une panne momentanée du système de désinfection pour que l'eau pompée dans la rivière contamine le réseau.

... et celles des lacs

Plus grand lac d'Europe, le Léman constitue à lui seul une réserve colossale d'eau potable, estimée à 89 milliards de mètres cubes. Elle pourrait alimenter encore «cent villes de Lausanne!» lance Henri Burnier. Ce n'est pas Reynold Pfund, chef de la division distribution aux Services industriels de Genève, qui le démentira: «Sans le Léman, Genève vivrait une catastrophe.» On le comprend aisément: le canton dépend à 80% de l'eau du lac pour son approvisionnement (contre un petit 10% pour celui de Neuchâtel), le reste provenant



Les nitrates, voilà l'enjeu

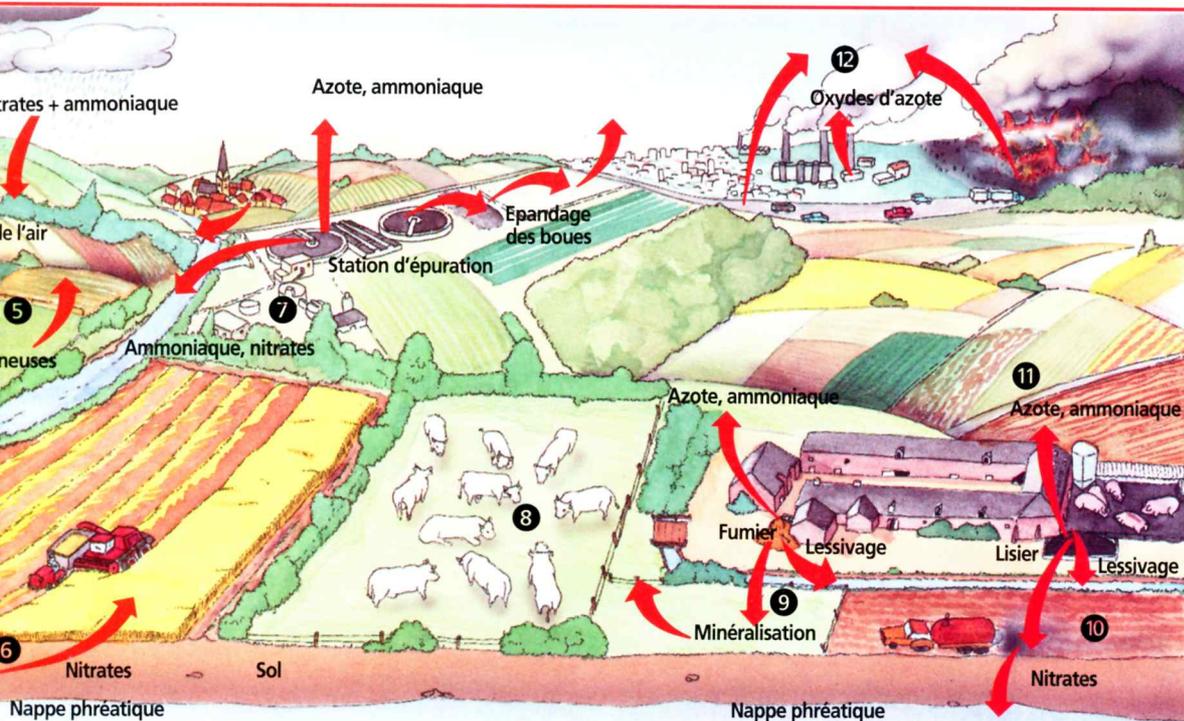
Le paysan nous a fraîchement envoyés sur les roses: «A la campagne, on ne met pas de l'eau dans les biberons, on met du lait!» Certes! Mais enfin, de nombreux parents préparent les biberons de leurs nourrissons avec les farines du commerce, et il faut bien les diluer dans quelque chose. Pour beaucoup, qui craignent les nitrates et autres maléfices supposés de l'eau du robinet, la solution passe par des torrents d'eau minérale achetée par caddies entiers dans les grandes surfaces. A quelques exceptions géographiques près, ces parents qu'anime un louable souci de sécurité se trompent: la meilleure eau, c'est celle du robinet, la palme revenant à l'eau du... Léman! Contrairement à une légende tenace, en effet, l'eau minérale n'est pas indiquée pour les bébés: «Dans l'immense majorité des cas, affirment les

de la nappe d'Arve. Le réseau genevois des Services industriels est «le plus grand de Suisse, desservant 380 000 personnes», précise Reynold Pfund. Nous avons battu un record en 1989, avec la livraison de 102 milliards de litres (!) d'eau, dont près d'un quart pour le seul CERN.» La consommation par personne s'est pourtant stabilisée: le Genevois de 1990 ne consomme pas davantage d'eau qu'en 1955, soit environ 550 litres par jour, mais jusqu'à 1000 litres les jours de grande chaleur. En cela, il ne diffère pas des autres Romands.

En réalité, le chiffre est théorique: un individu ne consomme effectivement

Le cycle des nitrates

La neige et la pluie entraînent sur le sol les nitrates dont l'atmosphère est chargée (azote minéral oxydé) (1). Les usines d'engrais fabriquent des nitrates (2), qui sont épandus sur les champs. Lorsque le sol est gelé ou nu, les nitrates sont lessivés en surface ou s'infiltrent (3). Epandus au printemps et à la bonne dose, ils vont nourrir les plantes (4). Certaines légumineuses (pois, soja, luzerne, trèfle...) n'ont pas besoin de nitrates, car leurs racines logent des bactéries qui transforment l'azote de l'air pour elles (5). Le sol lui-même produit des nitrates (6), grâce à une partie de son humus et à la matière organique fraîche qu'on y enfouit. Humains et industries rejettent de l'azote organique et ammoniacal, dont une bonne part aboutit dans les eaux de rejet (7). Les animaux d'élevage produisent de l'azote dans leurs déjections (8), qui sont épandues sur le sol (fumier et lisier) (9). Lorsque le sol est nu, ces nitrates vont polluer la nappe (10). Les milliers de m³ de lisier et de fumier stockés par les grands élevages produisent (11) des émanations (27% des émanations d'ammoniac aux Pays-Bas) qui, alliées à celles des voitures, des cheminées d'usines et des incendies, contribuent aux pluies acides (12).



pédiatres suisses, il vaut mieux utiliser l'eau du robinet, même légèrement empreinte de nitrates, plutôt que des eaux minérales sursaturées en nitrates (parfois) et en sels minéraux (souvent).»

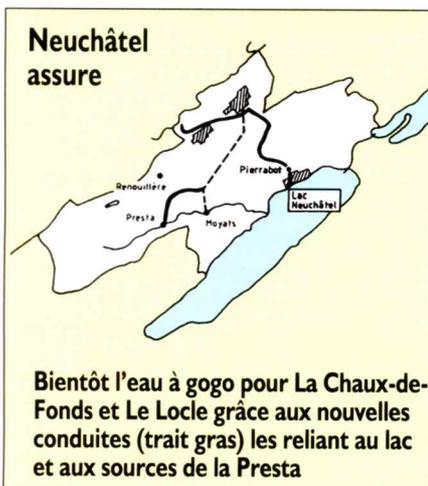
L'eau vendue en bouteille n'est en effet pas le liquide pur que l'on croit, quoi qu'en disent des publicités pétillantes de filles minces, de sommets neigeux et de volcans d'Auvergne qui vous invitent à é-li-mi-ner: ces potions magiques sont souvent beaucoup trop minéralisées, ce qui va mettre fortement à contribution les reins des chérubins. De plus, certaines sont très fluorées (Arkina, Alpwater), tandis que d'autres

contiennent un taux de nitrates certes inférieur à la norme fédérale (40 mg/l), mais supérieur à la moyenne suisse (Henniez, 20 mg/l, Perrier, 18 mg/l). Les eaux minérales planes contiennent par ailleurs des bactéries — non pathogènes — en nombre parfois important (104 000 au millilitre pour la Contrex, 17 000 pour l'Evian). L'eau du robinet, elle, n'en contient en principe aucune: la loi fixe un seuil à 300 bactéries par millilitre — autant dire à zéro. En revanche, il n'existe aucune limitation pour les eaux minérales, qu'il est par ailleurs interdit de traiter. En d'autres termes, autant utiliser l'eau du robinet

pour préparer les biberons, à moins que l'on ne fasse partie des 30 000 personnes (soit 0,5% de la population suisse) habitant des régions où la teneur en nitrates dépasse les 40 mg/l: en Suisse romande, c'est essentiellement la région de la Broye vaudoise et fribourgeoise. En France, le Conseil supérieur de l'hygiène publique fixe à 15 mg/l la limite en teneur de nitrates pour la préparation d'aliments pour bébés. A titre d'indication, l'eau du Léman à Lausanne contient 2,1 mg/l de nitrates.

Mais faut-il avoir peur des nitrates? Pour les pédiatres suisses, il s'agit plutôt d'un problème d'écologie que de santé. L'affection la

plus grave provoquée par une absorption massive de nitrates, la méthémoglobinémie, compromet l'oxygénation normale de l'organisme. On n'a relevé aucun cas de cette maladie en Suisse durant les vingt-cinq dernières années. Si les nourrissons sont plus exposés que les adultes, c'est que la faible acidité de leur estomac permet la transformation des nitrates en nitrites, qui sont, eux, réellement dangereux; ils peuvent en effet se combiner avec d'autres éléments pour former des nitrosamines et des nitrosamides, substances soupçonnées être cancérigènes, bien qu'on n'ait encore rien pu prouver jusqu'à maintenant.



que 175 litres d'eau par jour (voir schéma); une quantité égale sert à l'industrie et à l'artisanat (à Lausanne, l'industrie et les cultures consomment davantage que les ménages). Le reste? Hélas! Les 150 litres manquants s'égarent tout simplement dans la nature, sous la rubrique «fuites et pertes diverses». Ce chiffre peut surprendre: 20 à 30% de l'eau qui se perd? Il faut dire que certains réseaux sont anciens, et que sur des milliers de kilomètres de tuyaux (le réseau genevois court sur 1200 km, entrecoupés de plus de 10 000 vannes...) les pertes, même minimes, sont inévitables. Et comme les petits ruisseaux font les grandes rivières, une fuite dérisoire

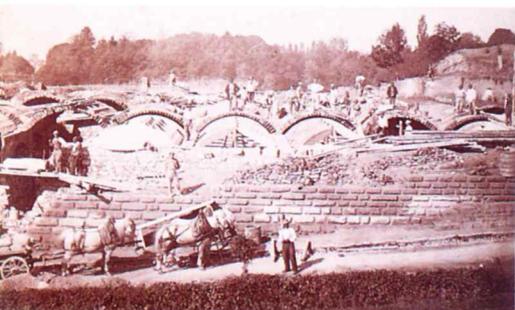
d'un litre/minute gaspille bon an mal an... un demi-million de litres.

La logistique de l'eau représente un effort insoupçonné du consommateur. Genève investira 500 (!) millions ces dix prochaines années en stations de pompage, création de réservoirs, nouvelles conduites.

Le plus gros souci des responsables de l'eau, c'est sa qualité: il y a déjà quelques décennies qu'on ne boit plus celle du Léman telle quelle, et même la quasi-totalité des eaux de source doit être traitée. Contrairement à la croyance populaire, l'eau du Léman s'avère plus sûre et stable, notamment parce qu'elle est pompée à près de 40 mètres ►►►

▶▶▶ de profondeur. «*Idéale*» au robinet, disent en chœur les responsables lémaniques: inodore, faiblement minéralisée — donc favorable aux nourrissons — elle n'est pas dure (9 degrés français, contre 25 à 40 sur le Plateau) et contient peu de nitrates (2,1 mg/l). De plus, la surveillance constante dont elle est l'objet la met à l'abri des pollutions accidentelles.

Tout autre est le problème des sources, vite contaminées par les pollutions. Celle due aux nitrates commence à dépasser le seuil officiel de tolérance (40 mg/l) dans certaines communes neuchâtoises et vaudoises. Mais c'est surtout Fribourg qui en souffre: dans ce dernier canton, 100 communes sur 250 dépassent la norme! A l'Ecole d'agri-



Lausanne, 1868: le réservoir du Calvaire

culture de Grangeneuve (FR), un spécialiste à plein temps est entré en fonctions au début de cette année.

Coupables, les paysans et leurs épanchages incontrôlés? Certes, mais rien ne sert de tempêter, «*il faut les sensibiliser aux critères de quantité et de qualité des apports d'azote: ceux-ci doivent être mieux ciblés*», plaide Philippe Dougoud, de la Station fribourgeoise de culture végétale. Les autorités encouragent le mouvement par deux mesures concrètes: en fixant des zones de protection des captages d'une part (travail en cours ou effectué partout), en subventionnant d'autre part l'agrandisse-

ment des fosses à purin.

Les premiers résultats de ces mesures sont encourageants: dans le canton de Neuchâtel, la qualité de l'eau d'une trentaine de captages surveillés depuis 1984 s'améliore. Les paysans comprennent l'enjeu: «*Souvent, ils me téléphonent l'hiver pour me demander où vider leur fosse à purin; il y a quelques années, cela ne serait jamais arrivé*», se réjouit Berta Pokorni, chef de section du Service cantonal de la protection de l'environnement.

Mais, ajoute-t-elle, «*nous avons toujours plusieurs années de retard sur les nouvelles techniques de l'agriculture et de l'industrie*». Un exemple? On surveille dans les réseaux la présence d'une douzaine de substances, selon une périodicité variable. Or 250 sont autorisées dans l'agriculture — inoffensives en principe. Mais leur cumul peut réserver des surprises, affaiblir les défenses immunitaires, par exemple. Le Jurassien Ami Lièvre pense pour sa part que «*le danger de demain, ce sont les micropolluants industriels et agricoles: solvants chlorés, produits phytosanitaires, etc. — une saleté! C'est déjà parti, il est temps de prendre des mesures.*»

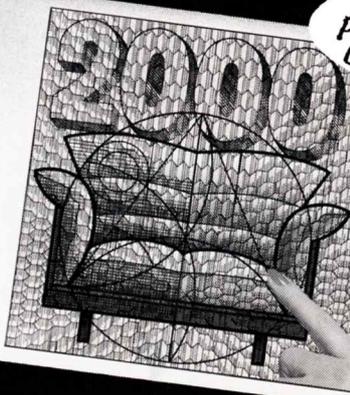
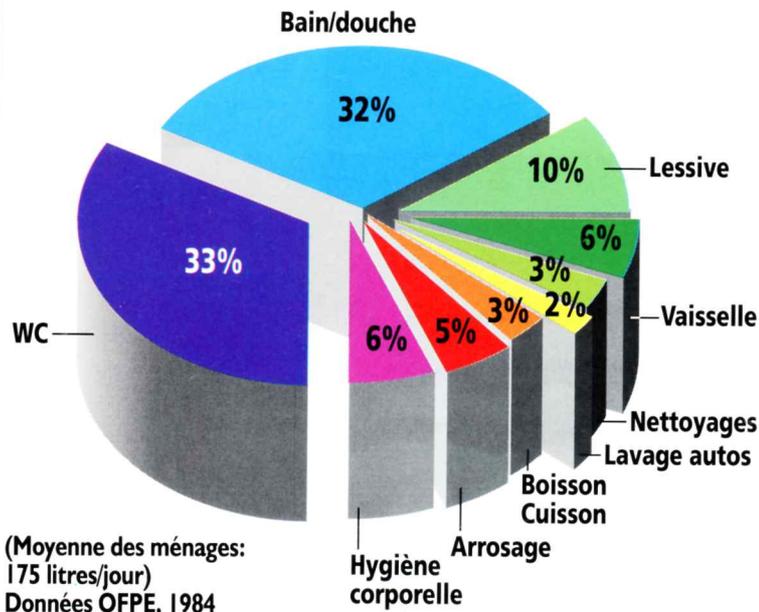
Actuellement, l'essentiel du contrôle vise la pollution bactériologique; il reste essentiel, comme le prouve l'«accident» zermattois. Mais la pollution chimique, plus difficile à détecter et à maîtriser, occupera toujours davantage

les services des eaux. On peut se demander d'ailleurs si les actuelles divisions administratives, héritées du passé, facilitent ce travail. Au cours de cette enquête, nous avons dû souvent interroger deux ou trois personnes différentes pour juger de la qualité de l'eau selon le bout du tuyau où l'on se plaçait. Seul le canton du Jura gère et surveille son eau, de la source au robinet, dans un office unique.

Méfiance tenace et injustifiée

Mais la surveillance de la qualité de l'eau et son traitement s'améliorent partout. Et les nombreux Romands qui font la grimace face au robinet ont absolument tort. Analyses régulières à l'appui, son eau est d'une qualité irréprochable — plus saine et plus légère que beaucoup d'eaux en bouteille, et surtout mille fois moins chère. Cela ne suffira pas à conjurer la mé- ▶▶▶

Comment nous utilisons l'eau



Mon prêt personnel — un procrédit

Veuillez me verser Fr.

Je rembourserai par mois env. Fr.

Nom Prénom

Rue No.

NP/Domicile

Date de naissance Signature

A adresser dès aujourd'hui à

Banque Procrédit | ouvert de 08.00 à 18.00
Rue du Marché 40 | (sans interruption)
1211 Genève 3
ou téléphoner

022 - 28 68 11

X procrédit

►►► fiance des consommateurs, car, comme le remarquait le philosophe Gaston Bachelard, pour l'imaginaire, «la moindre impureté dévalorise totalement une eau pure». Et dans cette affaire, l'imagination joue un grand rôle: «Un

temps, raconte Valentin Borghini, chancelier de la ville de Neuchâtel, je me déplaçais à la fontaine qui se trouve en bordure de forêt, à vingt mètres de chez moi, en pensant que c'était de l'eau de source. Je la trouvais bien meilleure. Puis j'ai fait

des recherches, et j'ai découvert qu'elle avait exactement la même provenance que celle de mon robinet, c'est-à-dire le lac!»

Philippe Barraud
(Collaboration: Jean-Claude Péclet, Sonia Zoran)

TEST: COMPARONS LES GOÛTS

La revanche du robinet masqué

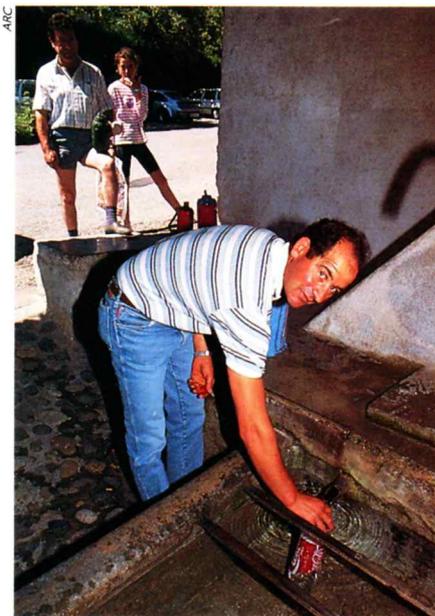
Source, bouteille ou robinet?
La dégustation à l'aveugle
réserve des surprises!

Alice Schneider, retraitée à Fleurier, ne boit que de l'eau minérale parce que «celle du robinet n'est pas tant bonne. Elle est fade.» — «Tiède et fade», juge Colette Vauthey, secrétaire à Lausanne. «Trouble», se plaint ce photographe de Porrentruy. «Trop chlorée», grimace une habitante des Pâquis. Rien à voir avec la bonne eau de source achetée en bouteille. Ou, mieux encore, dégustée au goulot d'une fontaine, comme celle de Bassenges à Ecublens (VD), où s'approvisionnent des centaines d'amateurs: «Son eau m'a semblé différente, fraîche, avec ce bon goût de pierre», assure une consommatrice qui s'en essuie encore les lèvres.

Vraiment? Rien de tel qu'un test à l'aveugle pour mesurer l'objectivité de ces opinions apparemment si limpides. Nous avons donc fait déguster dans des verres tout ce qu'il y a de plus neutres et lavés sans détergent six eaux de provenance très variée:

- la fameuse source d'Ecublens citée ci-dessus;
- eau du robinet des Pâquis (pompée au lac);
- eau du robinet de Neuchâtel (captée dans les sources des gorges de l'Areuse);
- Contrexéville en bouteille (source Pavillon);
- Vichy-Célestins en bouteille;
- eau du robinet de Chigny (puisée dans le Morrens, au pied du Jura).

Deux facteurs influencent principalement le goût d'une eau: son degré de minéralisation et la température à laquelle on la boit. Nous avons donc chambré nos échantillons pour mieux faire ressortir d'éventuelles différences et fait appel à neuf cobayes peu ou pas du tout portés sur le tabac: les autres n'ont de toute façon aucune chance... Parmi ces volontaires figuraient deux fins palais: Romain Stampfli, directeur de la recherche et du développement et du contrôle de la qualité chez Henniez,



La fontaine de Bassenges à Ecublens

et Ivano Noiosi, caviste dégustateur de la Grappe-d'Or à Lausanne.

Palpitez narines, roulez langues: l'exercice se révèle, de l'avis général, extraordinairement difficile.

Et hautement instructif! A la première question — «Quelle eau a le meilleur goût?» — les réponses placent en tête... l'eau du robinet des Pâquis et de Neuchâtel, à égalité avec la Contrex et légèrement devant l'eau de source d'Ecublens! A noter que la personne qui avait trouvé à cette dernière un «bon goût de pierre» l'a confondue dans le test avec l'échantillon des Pâquis, qu'elle a placé en deuxième préférence, derrière l'eau du robinet de Neuchâtel. Il est piquant aussi de constater que le taste-eau d'Henniez a accordé sa préférence à la vulgaire flotte du robinet (Pâquis et Neuchâtel), rejoignant en cela le caviste de la Grappe-d'Or. Les avis, assez divergents dans l'ensemble, ne s'accordent que sur un point: la Vichy est classée solide dernière — d'ailleurs le seul échantillon reconnu par la plupart des goûteurs.

Pour le reste, c'est la pagaille des papilles. A la deuxième question — «Pouvez-vous indiquer la provenance géné-

rale de chaque eau: robinet, bouteille ou source?» — les réponses partent absolument dans tous les sens, erronées une fois sur deux en moyenne. Et le résultat s'aggrave encore à la troisième question, où nous dévoilons l'origine précise des échantillons en demandant à quel verre chacun correspond: deux cobayes en ont reconnu trois sur six, tous les autres entre zéro et deux.

Moralité, l'eau du robinet ne mérite pas la mauvaise réputation qu'on lui fait (ou alors la renommée des autres est surfaite). Ainsi, personne dans notre test n'a décelé la moindre trace de chlore dans les trois échantillons prélevés au réseau, alors que nous avions précisément choisi l'eau des Pâquis parce qu'on lui faisait ce reproche. D'une façon générale, l'eau du Léman présente «un léger goût de terre, facilement mis en évidence par un dégustateur averti», écrit Pierre Revelly, responsable lausannois du service des eaux dans «Sauvons le Léman»; mais en pratique, il n'est pas si évident à détecter.

forte teneur en sodium de la Vichy Célestins l'a distinguée; pour les autres eaux dites «minérales», cela devient d'autant plus difficile que depuis 1986 l'ordonnance fédérale ne fixe plus de minéralisation minimale. «La perception du goût est très subjective», admet Romain Stampfli, beau joueur. Quant aux sources fraîches, il s'en trouvera toujours auxquelles un public acquis trouvera des qualités particulières. Ne leur donne-t-on pas souvent, dans le Jura par exemple, des noms de saints? Sainte-Colombe à Undervelier, Saint-Nicolas à Porrentruy, Saint-Fromont à Bonfol, énumère Ami Lièvre qui renonce, prudent, à se prononcer sur «leurs qualités métaphysiques». Pour le reste, il faut constater ceci:

- au goût, la majorité des eaux du robinet soutiennent la comparaison avec celles de source ou en bouteille;
- bactériologiquement, elles sont souvent plus sûres;
- à 0,1 centime le litre environ, elles sont imbattables côté prix. ■

Jean-Claude Péclet